

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.
14 » six mois.
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE, BULLIER et Co, pour les villes de Roubaix et, Tourcoing.

Roubaix, 12 mars 1864.

BULLETIN.

Le *Moniteur* dément formellement le bruit, rapporté par un journal, du retour en France du général Bazaine, commandant de l'armée française au Mexique.

On assure que dans le Conseil des ministres tenu hier sous la présidence de l'Empereur, plusieurs points importants de la question mexicaine ont été réglés. Il aurait été décidé notamment que l'armée française serait rappelée le 1^{er} octobre. Une légion étrangère constituée d'ici là, resterait dans le pays à la disposition du nouveau gouvernement.

La France annonce que S. A. I. l'archiduc Maximilien prolongera son séjour à Paris jusqu'après l'arrivée du paquebot-poste de la Vera-Cruz, attendu mardi ou mercredi de la semaine prochaine à Saint-Nazaire.

Ce paquebot, toutefois, ne doit, ajoute M. Renaud, apporter aucune nouvelle deputation, mais seulement les pièces établissant les votes des provinces de Tabasco et de Yucatan. Il paraît que ces provinces se sont prononcées avec une grande unanimité pour l'établissement au Mexique du gouvernement monarchique, sous le sceptre de S. A. I. l'archiduc Maximilien.

Les bruits de modification, ministérielle répandus hier à la Bourse sont aujourd'hui démentis.

Il n'est pas exact que M. de Thouvenel ou le général Fleury aient été chargés d'une mission à Londres.

On vient de communiquer aux Chambres d'Angleterre plusieurs documents relatifs à la question danoise. Il s'y trouve le résumé d'une conversation entre M. Drouyn de Lhuys et lord Cowley. D'après le journal la France, l'honorable ministre aurait déclaré que l'intégrité de la monarchie danoise est un élément de la balance des pouvoirs en Europe, et que le meilleur moyen de la sauvegarder est de maintenir l'ordre de succession réglé par le traité de 1852. Mais il aurait fait observer qu'un

élément nouveau, les aspirations nationales de l'Allemagne, existe dans le débat actuel et qu'il peut nécessiter la modification des arrangements antérieurs.

C'est sur ces bases, croyons nous, qu'est dressée la nouvelle proposition d'arbitrage adressée au Danemark, à la Prusse et à l'Autriche.

Un télégramme de Munich annonce la mort du roi Maximilien de Bavière.

Le roi Maximilien était né le 28 novembre 1811; il régnait depuis le 28 mars 1848.

Le prince Louis, son fils, qui a aujourd'hui dix-huit ans, est son successeur.

D'après plusieurs correspondances, la santé du roi de Wurtemberg doyen des souverains de l'Europe, inspire des craintes sérieuses. Ce prince, qui est né en 1781, occupe le trône depuis près d'un demi-siècle.

J. REBOUX.

Moniteur du 11 mars.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

La nouvelle du rappel du général Bazaine, que reproduit la France, est sans aucun fondement.

Danemark.

Les Austro-prussiens s'aperçoivent, un peu tard, qu'il ne leur sera pas aussi facile qu'ils l'auraient cru d'abord de triompher de la résistance des Danois. Depuis plus d'un mois ils font d'énormes préparatifs devant Düppel, et l'on assure qu'ils ne commenceront par l'attaque de cette place avant dix ou douze jours.

D'autre part, nous croyons savoir qu'une nouvelle démarche est tentée par l'Angleterre dans le but d'obtenir d'abord un armistice, puis une conférence. Il ne serait pas surprenant qu'on eût écouté maintenant ces propositions à Berlin et à Vienne; mais elles n'ont aucune chance d'être accueillies à Copenhague. Le roi Christian est plus que jamais décidé à lutter jusqu'au bout pour son droit et pour la justice. On lui prête ce mot énergique : « Ma couronne tombera dans le sang, non dans la boue ! »

Il est toujours question d'un ultimatum que la France et l'Angleterre adresseraient

à la Prusse et à l'Autriche. Cela pourrait mener les choses si loin, que nous ne regardons pas, quant à présent, la nouvelle comme sérieuse.

On écrit de Flensburg, 6 mars, à la Børsenhalle :

« Les Danois ont accumulé, à Düppel, des obstacles de tout genre. Quand on a passé les fossés à loup, les chevaux de frise, les pièges à ressort, on trouve une barrière composée de pieux plantés à une distance de cinq à six pas l'un de l'autre et reliés entre eux par 4 ou 5 forts fils de fer. Enfin, entre cette barrière et le fossé on a couvert le sol de planches percées de grands trous dont la pointe est tournée en l'air et dépasse les planches de quelques pouces. Ces planches ont été légèrement couvertes de terre pour cacher les trous. Il y a lieu de croire qu'on a également disposé des mines. Enfin l'escarpe et la contre-escarpe du fossé sont garnies de fortes palissades au sommet desquelles sont plantés des sabres bien aiguisés. »

On écrit de Hadersleben, le 6 mars, au *Novelliste de Hambourg* :

Le prince royal, le prince Albert, le maréchal Wrangel et plusieurs autres officiers se sont rendus, hier, à Woufeld pour distribuer les 20 médailles d'honneur que le roi a accordées aux soldats de la garde prussienne. Le prince royal prononça à cette occasion, l'allocution suivante :

« Camarades, S. M. le roi a eu la bonté de décorer quelques-uns d'entre vous. Bien que nous n'ayons eu que peu d'occasions, jusqu'ici, de nous distinguer devant l'ennemi, nous avons montré déjà que dans nous tous continue à vivre l'ancien esprit et l'ancien sentiment prussien et que nous sommes prêts à faire ce qu'on attend de nous. Voilà quatre semaines qu'avec nos frères d'armes autrichiens, nous sommes devant l'ennemi; déjà entièrement cette confraternité d'armes a produit de grandes choses et, cette fois-ci, aussi nous mènerons la guerre à bonne fin. Dans ce sens je prie : Vive S. M. le roi de Prusse et son auguste allié l'empereur d'Autriche. »

On nous écrit de Copenhague, le 6 mars :

Le gouvernement danois ne pouvant plus compter sur la fidélité des soldats Holsteinois et Sleswigeois, incorporés

dans notre armée nationale, a pris le parti de les congédier tous du service militaire et de les renvoyer dans leurs familles. L'épuration est devenue complète, radicale et désormais l'armée danoise ne comptera plus dans ses rangs plusieurs bataillons qui, précédemment, appartenaient aux contingents de la Confédération germanique.

Les rapports les plus tristes arrivent journellement au gouvernement sur l'état de désorganisation complète dans lequel se trouve plongé le duché de Sleswig, par suite des mesures d'épuration générale que mettent en pratique les deux commissaires civils autrichien et prussien dans toutes les branches de l'administration publique. Chaque jour arrivent, ici, des employés, des fonctionnaires destitués, renvoyés sous le seul prétexte qu'ils ont servi précédemment le gouvernement royal. Les deux commissaires font d'ailleurs, consister uniquement leur devoir dans l'exécution de la décision prise de germaniser toute la population sleswigeoise, quoiqu'il soit bien établi que la moitié des habitants soient danois par les mœurs, la langue et la religion.

(Correspond. Havas.)

Prusse.

On nous écrit de Berlin, 9 mars :

Le maréchal Wrangel a dirigé l'aile gauche de l'armée contre Frédéricia. Les troupes danoises ont été forcées de se renfermer dans cette forteresse, et il paraît que l'on a l'intention d'attaquer, à la fois, et la forteresse de Frédéricia et la position de Düppel. Si je suis bien renseigné, l'attaque de Düppel commencera dès demain.

M. de Bismark vient d'adresser aux puissances signataires du traité de Londres, une dépêche circulaire exposant les motifs qui ont engagé la Prusse et l'Autriche d'occuper le Jutland. Ces motifs sont, d'après M. de Bismark, exclusivement militaires. Il justifie la nécessité d'attaquer Frédéricia par le fait que les positions de Frédéricia et de Düppel se soutiennent réciproquement. M. de Bismark signale encore la politique provocante du Danemark qui oblige les deux puissances allemandes à étendre leurs opérations au-delà des limites du duché de Schleswig. Ces déclarations ne touchent donc point à la question politique qui continue toujours à présenter la même obscurité.

Pour avoir la mesure de l'accord existant entre les Cabinets de Berlin et de Vienne, il serait de la plus haute importance de savoir, d'une manière positive, si la dépêche circulaire que le comte de Rechberg a adressée sur la même question aux puissances est plus explicite sur les intentions politiques de l'Autriche.

Dans nos cercles commerciaux, on a pris connaissance, avec un grand intérêt, de l'avis publié par le conseiller d'Etat bavarois, M. de Hermann, qui jouit d'une grande autorité dans les questions industrielles sur le traité de commerce franco-prussien du 2 août 1862. Si comme il faut le présumer, cet avis exprime l'expression du Cabinet de Munich, la Bavière a enfin reconnu que le tarif stipulé par le traité répond réellement aux intérêts du commerce de l'Union douanière. Cet avis est quelque peu mitigé par la proposition renouvelée d'accepter l'entrée de l'Autriche dans l'Union, en conservant le tarif du traité du 2 août. L'Union douanière entre deux grandes puissances est une absurdité, et il n'est pas nécessaire de discuter sur l'opportunité d'une union douanière avec un état, dont le système financier est si peu favorable au libre échange que celui de l'Autriche.

(Correspondance Havas.)

Une lettre de Mantoue contient d'intéressants détails sur les préparatifs de guerre qui se poursuivent dans cette ville.

« Les autorités militaires de la place ont réclamé l'occupation du collège, du vieux séminaire et d'autres établissements, afin d'y loger 12,000 hommes qui doivent arriver d'un jour à l'autre pour renforcer la garnison de Mantoue. On a mis aussi en réquisition les boulangers de la ville pour la fabrication du biscuit. »

On mande de Turin que Garibaldi aurait écrit au roi Victor-Emmanuel pour se mettre à sa disposition, priant Sa Majesté d'oublier le passé et de ne se souvenir que de leur commun dévouement de l'Italie.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture.	le 11	le 12	hausse	hausse
3 % ancien.	66.40	66.75	> 35	»
4 1/2 au compt.	93.05	93.00	>	>

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 13 MARS 1864.

N° 13.

BLEND A

CHAPITRE XIII.

(Suite).

— Oui, le riche fruitier Hallberg... puis nous avons le fabricant de glaces Lundgren, le conseiller Ahlsten et... et voyons un peu... peut-être aussi le marchand de galanteries Cederlund et le boucher Bruhn — tous avec leurs familles — et la veuve du colonel Wollsmid, qui est une sorte de grand'mère pour nous-tous.

— Et le gentilhomme de la chambre ? tu l'oublies, chère Henriette, interrompit Patrik.

— Qui est-ce que ce dernier ? demanda la mère.

— Le fils du colonel. Il passe quelques jours par semaine à la campagne, et alors, il vient presque toujours ici et il chante

avec Henriette.

— Peut-être vous serait-il agréable, mère, que nous servions le café ? interrompit la jeune dame ; c'est certainement le seul moyen de nous ranimer. »

L'aristocrate M^{me} Emérence, accoutumée aux vues étroites de la province, ne pouvait comprendre la présence, dans un même cercle, de marchands et même d'un boucher, avec un conseiller et la veuve et le fils d'un colonel. Elle avait bien entendu parler du pouvoir de l'argent, mais jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'il pût opérer de semblables miracles.

Profitant de l'absence d'Henriette — qui s'éloignait sans attendre la permission de sa belle-mère — Emérence dit à sa sœur.

« A propos, je crois que tu m'as écrit une fois — mais peut-être n'ai-je pas bien lu le mot — que Johan avait un commerce de galanteries ? »

— Précisément.

— Mais que vend-il donc ? demanda Emérence, très desiruse d'obtenir ce renseignement.

— Toutes sortes de choses ! Nous irons un jour ensemble à la boutique de mon fils, et tu y trouveras de la passementerie, des flambeaux, des candelabres, de la parfumerie et que sais-je encore ; en un mot, les nouveautés en tout genre. »

M^{me} Emérence tomba des nues ; était-ce bien possible, ce que sa sœur lui apprenait là ? et avant qu'elle pût débrouiller ce chaos arrivèrent des étrangers.

Et ces dames brillantes, au maintien des héroïnes de La Fontaine et de Kotzebue, n'étaient-ce pas précisément cette riche fruitière, cette riche bouchère et enfin la femme de ce riche marchand de nouveautés, laquelle surpassait toutes les

autres en grâce et en élégance, sans même en excepter Henriette ?

Une heure après, toute la société était arrivée, à l'exception de la veuve du colonel, et, pendant qu'on servait le café, s'engagea une conversation qui ne troubla pas moins la tête à Blend a que la découverte de tout à l'heure ne l'avait troublée à sa mère.

La pauvre Blend a ne connaissait pas une seule des nouvelles du jour, pas le nom d'un seul acteur, d'une seule actrice ; n'avait que peu d'idées des villes d'eau et encore moins de telle et telle société, des concerts, des soirées, des fêtes au jardin de Kirstein, et d'une foule de choses semblables.

C'était bien pis encore quand les dames lui adressaient la parole, car elles commençaient invariablement ainsi : « Mademoiselle a-t-elle vu... ? avez-vous entendu... avez-vous été ici ou là... ? » et quand elle répondait presque en rougissant qu'elle ne connaissait encore rien que la belle ville de Stockholm et une partie de ses beaux environs, les dames avaient la bonté de lui décrire aussi minutieusement que possible tant de choses qu'elle ne pouvait en comprendre le quart. Malgré ce déluge de paroles, elles tricotèrent si vite qu'on eût dit que les aiguilles allaient toutes seules, et un dimanche encore ! — la campagnarde Blend a tombait de surprise sur surprise.

Cependant les hommes, bien moins causeurs que les dames, s'étaient retirés dans la veranda, où l'on avait apporté des cigares et du punch.

Les dames avaient perdu tout espoir de voir cette après-midi la veuve du colonel, et se disposaient à faire une promenade

lorsque Henriette — qui vraisemblablement avait à lutter contre une petite impatience secrète, car elle alléguait toujours quelque chose à faire dans la maison — apprit, au retour d'une de ces rondes domestiques, l'agréable nouvelle qu'on apercevait dans le parc la dite veuve et son fils.

Il est impossible de savoir quelles agréables qualités possédaient ces dernières personnes ; mais ces qualités étaient sans doute éminentes, car toutes les dames — excepté la tante Régine et Blend a — furent électrisées.

La veuve du colonel n'était ni plus ni moins qu'une honorable vieille dame, heureuse et fière de se voir traitée comme la personne la plus distinguée de ce petit cercle, où l'on ne se faisait pas faute, Dieu merci, de lui prodiguer l'encens.

Son fils, le gentilhomme de la chambre, était au contraire un jeune homme aimable qui prenait plaisir à encenser les jeunes dames. Sa conversation les ravissait, et il ne tarissait pas, non plus qu'il ne se fatiguait de s'écouter parler.

Cependant, à l'indécible mécontentement de ses auditrices et admiratrices, il se rendit coupable d'une certaine faute.

A peine avait-il laissé sa langue courir un quart d'heure sur la voie intéressante où elle avait l'habitude de cabrioler avec tant de goût, et qu'au lieu de s'adresser à Henriette, qui comptait, comme d'habitude, sur des marques d'attention exceptionnelles, il s'approcha de Blend a et lui demanda, sans la moindre affectation, quelle impression avait produite sur elle les environs de Stockholm.

à peine si j'avais rêvé quelque chose d'aussi magnifique.

— C'est-à-dire, mademoiselle, que vous pensez que le songe dépasse toujours la réalité.

— Au moins, je m'imagine que c'est très-souvent le cas.

— Et je vous prédis que vous changerez d'opinion un jour.

— Qu'en pensez-vous, mesdames ; faisons-nous une promenade ? demanda la maîtresse de la maison ; la chaleur devient vraiment forte ici.

Cette proposition fut accueillie avec empressement par la partie jeune de la société, tandis que la veuve du colonel, la tante Régine-Sophie et quelques autres dames préférèrent rester tranquillement à prendre de la limonade et à grignoter les petits gâteaux.

Mais, ô Ciel ! qui ne vit pas que le châte d'Henriette faillit s'envoler à sa première tentative de se jeter sur les épaules, et qui redressa celui de Blend a — quoiqu'il ne fût pas dérangé — et qui marcha ensuite fidèlement à côté de la demoiselle campagnarde ? — qui donc ? Eh ! parbleu, le gentilhomme de la chambre !

Au détour d'une allée, il se trouva tout près d'Henriette, dont les regards foudroyants ne lui échappèrent point, et il s'empressa de gagner avec elle une avance de quelques pas sur le reste de la société.

« Je suis on ne peut plus surprise, lui dit-elle sèchement.

— Cela provient, répondit-il d'une voix aussi douce que le soufflé du zéphire dans un panier, cela provient de ce que vous n'avez pas pénétré plus avant que...

— Que ?

— Votre première petite intrigue.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-